

Vincent Martorell

**La vie peu ordinaire
de
Madeleine Lenoir**

Roman

Vincent Martorell est né à Toulouse.

Il est écrivain, et auteur de théâtre. Depuis 2009, il a publié une quinzaine d'ouvrages dont quatre pièces de théâtre.

<http://martorellvincent.blog4ever.com>

Ce roman a reçu le Prix Fondcombe, prix spécial des Beaux-Arts en 2015.

Quatre janvier 1900 : Je fais mon entrée dans le monde.

Mes parents choisissent de m'appeler Madeleine, Léontine, Marie-Antoinette, Augustine. Et mon histoire débute dans une famille heureuse. Mon père et ma mère ont fait un mariage d'amour. Mes parents se rencontrent alors que ma mère est seconde vendeuse dans la boutique de chapeaux pour dames, au 14 de la rue Montplaisir au Havre. *Au bon goût parisien* appartient à la famille de mon père depuis cinquante ans. Mon père lui fait la cour et elle n'est pas insensible à ce jeune homme aux cheveux bruns, au visage franc qu'illumine une paire d'yeux d'un bleu tendre. Six mois après, elle lui dit oui pour la vie, et ce fils de famille bourgeoise, devenu trop tôt orphelin, garda des yeux pleins d'amour pour celle qui resta comme l'unique femme de sa vie.

Ma mère vient d'un milieu modeste pour ne pas dire pauvre. Amélie est l'aînée de quatre enfants. À l'âge de seize ans, sa famille connaît un terrible drame. Jeanne, ma grand-mère maternelle, femme robuste et volontaire, est renversée puis écrasée par un tramway alors qu'elle se rend à pied à l'usine d'embouteillage où elle travaille plus de dix heures par jour. Son mari Armand est un homme taiseux, diminué par une blessure reçue au siège de Sedan. Devenu veuf, il ne change aucune de ses habitudes et passe le plus clair de son temps dans un bar à vin, proche de la maison familiale. Souvent, lorsqu'il rentre au petit matin, et que l'alcool trouble sa raison, il n'hésite pas à asséner des coups à ses propres enfants. Mon grand-père poursuit son office de destruction un an encore avant qu'on ne le retrouve raide mort, le crâne fracassé, victime sans aucun doute d'une mauvaise rencontre. Devenue orpheline, ce fut donc ma mère qui prend en charge le reste de cette famille marquée par la pauvreté, la violence d'une classe sociale qui luttait chaque jour pour sa survie. Tant bien que mal, elle assume toutes les responsabilités. Mais si Amélie trouve cet emploi "*Au bon goût parisien*", ses autres sœurs connaissent des fortunes diverses. Apollonia, la plus jeune, possède un caractère bien trempé et malgré ses quatorze ans, elle en paraît davantage. Chaque jour, elle fait mine de prendre le chemin de l'école, mais traîne dans les

mauvais quartiers de la ville. Un soir de septembre, elle disparaît.

La police cherche un peu, mais nous étions dans une période de grande grève, la maréchaussée était mobilisée pour rétablir l'ordre à la demande des grands armateurs et la disparition d'Apollonia passa donc au second plan. Ce ne fut que dix ans plus tard que l'on apprit qu'elle était devenue pensionnaire d'un établissement pour messieurs situé en bord de Seine. Apollonia termina sa vie comme fille à soldats dans le plus grand bordel d'Indochine à l'âge de vingt-sept ans.

Lucienne, la cadette, a eu nettement plus de chance. Un jeune aristocrate anglais, Harold Kenbury troisième du nom, lui fit une cour assidue. Le parti était plus qu'honnête et en tant qu'aînée, ma mère donna son accord. Après le mariage, ils s'installèrent dans un quartier chic de Londres. À chaque Noël, nous recevons un colis venant de l'autre côté du Channel. Il y a des confiseries délicieuses, du thé, mais aussi des spécialités culinaires que je juge parfaitement immangeables. Mais j'adore ma tante. N'ayant pas eu d'enfant, elle ne rate jamais une occasion de me gâter. Mais depuis son départ pour les Indes, les colis se font plus rares. La sœur la plus proche de ma mère s'appelle Constance. Cette longue et belle jeune fille aux cheveux roux se passionne pour la couture. C'est l'artiste de la famille.

« Elle a des doigts en or » ne cesse de me répéter ma mère. Rapidement remarquée pour ses talents, Constance fut embauchée dans un atelier spécialisé dans les costumes de théâtre. On raconte que le costume porté par Sarah Bernhard dans l’Aiglon avait été entièrement confectionné par sa sœur. Elle passe de temps à autre nous voir. Et lorsque les deux sœurs se retrouvent, on sent bien qu’elles sont liées par des sentiments extrêmement forts. Au moment de nous quitter, les au revoir sont douloureux pour ces deux-là. Mais Constance maintient un lien épistolaire avec nous. Il n’est pas rare de recevoir des lettres venant des quatre coins de la planète. Dans une petite boîte, je conserve précieusement les timbres que ma tante a choisis pour moi avec soin. Constance est une femme libre, elle mène sa vie comme bon lui semble et se moque comme de son premier jupon de ce que les gens pensent d’elle. Elle qui a fait le choix des filles plutôt que des garçons.

Après l'école, je passe le plus clair de mon temps, une fois mes devoirs terminés, assise sur un tabouret entre feutrines, rubans et autres voilettes tout à côté de la caisse enregistreuse. À ce moment-là, je prends la pose comme ma mère qui, d'un seul regard, embrasse la totalité de son royaume.

Le jeudi, je profite de cette journée, après mes corvées et mes devoirs, à observer en silence les femmes de la bonne société havraise qui fréquentent avec assiduité le magasin de mes parents qui malgré l'éloignement avec la capitale trouvent tout ce qui compte pour suivre au plus près la mode. Je suis encore bien trop jeune pour décider seule de ma garde-robe, mais c'est avec goût que ma mère choisit pour moi. Être ainsi entourée par de si jolies choses me donne très vite envie de reproduire ce que je perçois. Et je sais que mon père et ma mère envisagent, si je persiste dans cette voie, à me faire suivre des cours de modélisme. Sur du papier d'emballage, je trace mes premiers croquis, puis on m'offre du papier Canson et une boîte de crayons de couleur. Je dessine les courbes, colorie de tons pastels les robes aux tailles de guêpe imposées par le port du corset, mais

aussi celles dont l'embonpoint et les formes généreuses – très appréciées à l'époque – qui font leurs achats. Parfois, ma mère montre mes dessins à ses clientes, ce qui me gêne un peu. Mais je sens dans son regard tant de fierté que jamais je ne lui en ferais le reproche. Mon père est plus discret, mais je sais qu'il est tout comme son épouse très fier de moi.

La boutique de mes parents sent la cire. Trois fois par semaine, une fois la boutique déserte, la première vendeuse, qui s'appelle Joséphine, ma mère et moi, passent avec application sur les meubles cette pâte épaisse, de couleur ocre que nous étalons consciencieusement avec un chiffon doux. Mon père, lui, profite de ce moment pour s'installer dans son bureau, où il fait le point sur les ventes et prépare les bordereaux de commandes pour les jours à venir. Une fois terminé, il nous rejoint pour un moment que j'affectionne particulièrement. Tous ensemble, munis de grands balais à franges, nous passons et repassons sur les lattes de bois du parquet. Puis c'est le tour des meubles bas et de leurs nombreux tiroirs, et du grand comptoir. Une heure après, tout est propre comme un sou neuf ! En aplomb du grand comptoir qui brille sous les lustres, des modèles de chapeaux sont exposés de manière harmonieuse sur des étagères – elles aussi cirées – qui s'élancent jusqu'au plafond. De chaque côté se trouvent de longues colonnes en bois brun, composées de tiroirs, avec leurs numéros tracés à l'encre noire sur de minuscules

cartes jaune vif. À chaque tiroir sa fonction et son chiffre est référencés dans un grand livre, sorte de catalogue actualisé une fois par an que mon père garde précieusement dans son bureau. Plusieurs fois par jour, mon père ou ma mère font glisser le long d'une barre en cuivre les crochets d'une échelle pour accéder aux plus hauts tiroirs. Le son qui s'élève est analogue aux roues des trains qui glissent sans effort sur les rails de la gare toute proche. Une fois sur l'échelle qui va d'un bout à l'autre du magasin, mon père ne manque aucune occasion de faire le pitre. Le plus souvent il imite un singe qui déguste une délicieuse banane. Ma mère rit aux éclats. Moi, feignant d'avoir peur du grand primate, je pousse de petits cris tout en me réfugiant contre la jupe de maman. Certaines clientes sanctionnent ce petit jeu bien innocent par des regards sévères, mais d'autres en revanche applaudissent l'acrobate qui salue et adresse des baisers à tout son public. Mes parents aiment leur métier, ils le font avec bonheur. Et il ne se passe pas une journée sans qu'ils s'adressent des regards complices.

Durant toute mon enfance, c'était toujours dans la bonne humeur que chaque matin à neuf heures précises, sauf le dimanche, je voyais mon père faire coulisser les énormes grilles qui protégeaient la vitrine principale de sa boutique : "*Au bon goût parisien*" au 14, rue de Montplaisir au Havre.

Ma mère prenait place derrière la caisse, Joséphine rectifiait un ou deux chapeaux, et mon père essayait avec application les lorgnons qu'il ne quittait que pour dormir. Lorsque les premières clientes arrivaient, elles faisaient tinter une clochette en cuivre, placée judicieusement au-dessus de l'encadrement, qui les raccompagnait lorsqu'elles quittaient le magasin. Durant ces deux intervalles, la rumeur de la rue venait jusqu'à nous : le cri si particulier du rémouleur, la harangue d'un rempailleur de chaises, mais aussi l'odeur si forte du crottin de cheval, les rires et les parfums lourds capiteux des cocottes qui partaient travailler au café-concert tout proche. C'était une porte magique, je la baptisais : La porte des quatre saisons.

L'hiver, le vent s'amusait à mordre les visages, à déformer la démarche des gens qui, sur les trottoirs, se hâtaient de rentrer chez eux, tout enveloppés des flocons de neige virevoltants de crinolines en voilettes, de casquettes en haut-de-forme. Si une cliente franchissait la porte du magasin, elle était suivie par ces cristaux translucides qui tombaient en silence sur les lames du parquet ou s'évanouissaient au contact des pieds de fonte du poêle à bois. Trônant au milieu de la pièce, c'était une machine extraordinaire ! Elle était en céramique verte, d'un vert puissant comme l'eau d'un étang qui s'est laissé envahir par de mauvaises herbes.

De chaque côté, le fabricant a apposé sa marque : deux salamandres en relief se tortillant au-dessus de flammes émanant de l'Enfer lui-même.

Mais le plus impressionnant pour moi, c'était lorsque mon père ouvrait la grille de la façade qui masquait une petite porte métallique avalant une ou deux bûches. Dès lors, une douce chaleur irradiait le premier comptoir à proximité de la vitrine principale du magasin. Au printemps, c'était le moment où les belles, fiancées durant la mauvaise saison, venaient passer leurs commandes de chapeaux, de voilettes, accompagnées par leurs mères ou leurs futures belles-mères. Je les remarquais tout de suite tant elles étaient excitées par les préparatifs de leurs mariages. L'été n'était pas la période que je préférais. Il n'y avait pas de grande affluence, et ma rue était presque déserte. Je passais les après-midi dans ma chambre et me plongeais avec délice dans mes livres, tentant de reproduire les gravures d'éléphants d'Afrique, les tigres du Bengale, ou plus difficile encore, le célèbre pirate "Long John Silver" avec sa jambe de bois, secondé de son fidèle perroquet le capitaine Flint. Puis l'automne revenait et comme à chaque fois déposait au pied de la vitrine principale des feuilles qui atterrisaient mollement sur les trottoirs, formant un tapis épais qui craquait sous nos pieds.

Je viens d'avoir quatorze ans. Huit mois plus tard, la guerre sera mondiale. Mais mon père ne partira pas se battre. Ce héros intrépide qui grimpe comme un lémurien si haut sur l'échelle du magasin pour me faire rire, cet homme a les pieds plats et souffre d'une sévère myopie. Contraint de rester chez lui, il se morfond derrière son bureau. Ma mère tente de lui changer les idées, lui proposant de réfléchir ensemble sur de nouvelles collections, lui rappelant les projets en cours ou en invente de nouveaux. Lui, avec ses grands yeux de myope, n'est pas dupe de la manœuvre, mais il joue le jeu et accueille avec un grand sourire la bienveillance et l'empathie de sa femme.

Nous vivons des temps difficiles, et bien que le front est loin de chez nous, nous sommes les témoins de la misère qu'entraîne la guerre. Comme ce matin-là où un officier accompagné de son ordonnance s'est présentés devant l'entrée de l'épicerie juste en face de notre magasin. Tous les trois serrés derrière notre vitrine, nous avons assisté médusés à une scène terrible.

Madame Laval devant l'entrée de son magasin se tenait droite et digne, jusqu'au moment où elle poussa un cri, un cri d'animal. Un mélange de rages et de douleurs. Je la revois serrant fort contre son tablier gris ses deux jeunes fils qui viennent de perdre un père et un frère aîné, avant de s'effondrer sous le soleil de septembre. Immédiatement, mon père et ma mère se sont précipités pour prêter main-forte aux deux soldats visiblement dépassés par la situation. Depuis ce jour, madame Laval ne parle plus. Lucien et Amédée font ce qu'ils peuvent pour tenir la boutique que leur mère a désertée.

Durant ces quatre années effroyables, beaucoup de nos voisins, de fournisseurs que nous avions l'habitude de croiser dans la vie de tous nos jours, furent tués au front et ceux qui sont revenus...

5 Novembre 1918

L'automne fait triste figure, et nous ignorons que dans six jours, le clairon annoncera la fin officielle du conflit sur tous les champs de bataille. Derrière le comptoir, assis sur le grand tabouret entre mon père et ma mère, nous n'attendons pas grand-chose de cette journée. Dehors, le brouillard lèche chaque centimètre carré de notre rue.

L'horloge égrène péniblement les minutes, les heures, jusqu'à ce qu'émerge de cette ambiance coquette un officier devant la porte du magasin.

Franchissant la porte, indifférent au tintement de la clochette, il ôte sans un mot, sa casquette à trois rubans dorée. Sous son bras droit, une sacoche au cuir abrasé fait corps avec son uniforme impeccable. Il s'approche de nous, et d'un geste sec nous saluts en claquant fermement des talons. D'une voix de commandement, il demande à parler à mon père au motif qu'il est porteur d'un message de la plus haute importance. Je sens la main de ma mère qui serre la mienne.

Durant dix minutes, ma mère et moi n'avons pas cessé de fixer la poignée de cuivre de la porte du bureau, avant qu'enfin elle ne laisse passer le militaire au visage de marbre qui précédant mon père se fige devant nous. Toujours aussi raide, cet officier réajuste sa casquette et nous toise du regard tout en lisant avec application son imposante moustache poivre et sel. Après quelques secondes tel un soldat de plomb, notre étrange visiteur effectue un demi-tour de parade, claque une nouvelle fois les talons de ses bottes cavalières en cuir vernies, avant de disparaître comme il était venu, emmitouflé par la brume opaque qui le soustrait à nos regards, à nos interrogations.

Dans le magasin ne subsiste que le son de la clochette de la porte d'entrée. Arpentant de long en large les lattes d'un parquet rutilant, mon père arbore un sourire de toréador qui vient de recevoir les

oreilles et la queue du taureau, avant de passer derrière le comptoir. Ma mère se précipite sur son mari, lui prend les mains. Mais mon père ne dit toujours rien. Je remarque que ses yeux brillent d'un éclat particulier et se perdent bien au-delà du magasin, de la rue. Il semble comme envoûté, en état de choc. Ma mère trépigne sur place, le pressant de dire quelque chose, mais il ne bouge pas d'un pouce, jusqu'au moment où, discrètement, il me glisse un clin d'œil. Au terme de cinq longues minutes, mon père réajuste lentement ses lorgnons, se racle la gorge, et voyant bien que son épouse est à bout de nerfs, il se décide enfin avant que cela ne tourne au drame, à nous dire ce qu'il s'est dit dans son bureau. Ce qu'il déclare d'un air solennel et d'une voix étranglée me déçoit un peu.

Moi qui imaginais que celui qui s'était vu refuser la gloire des champs de bataille venait de se voir proposer une mission qui allait faire de lui un espion digne de Mata Hari, me laisse dubitative. Mais pour mes parents il en est tout autrement, car le capitaine qui vient de sortir de la boutique était chargé de lui annoncer qu'une cliente, proche de l'état-major, avait chaudement recommandé notre petite entreprise familiale : Maraval père et fille se voyait confier le soin de dessiner le futur calot de l'armée française ! Ma mère à son tour se fige, me serre fort contre sa petite poitrine, avant de se mettre à danser sur le parquet du magasin désert, tapant dans ses

mains, comme une petite fille découvrant ses jouets le matin de Noël. La morosité venait de changer de camp. Mais un événement dramatique allait ternir notre bonheur tout neuf quelques mois plus tard.

Nous sommes au début de l'année 1919, plus précisément le samedi 10 janvier.

Ce jour-là, mes parents ont décidé de faire l'inventaire.

Comme toujours, ils s'occupent eux-mêmes de répertorier avec la plus grande minutie tout ce qui est encore en magasin et en réserve. Joséphine a pris sa journée et quant à moi, ne souhaitant pas m'avoir dans leurs jambes, ils me demandent de rester sagement dans ma chambre et d'attendre leur retour pour le déjeuner. Toute la matinée, je peaufine mes dessins et vers midi, j'installe assiette et couverts dans la cuisine de notre appartement, juste au-dessus du magasin. Nous avons dévoré une omelette aux lards, des gâteaux à la cannelle, le tout arrosé d'un vin jaune pour mes parents. Deux heures après, mes parents doivent repartir. Ma mère dépose sur mon front un long baiser. Mon père, lui, m'adresse un signe de la main. De mon côté, je retourne à mes dessins, mais je trouve le temps long. À six heures, je fais les cent pas dans toute la boutique. Je décide alors d'aller voir où ils en sont de cet inventaire qui n'en finit pas. Avec malice, je toque plusieurs fois à la porte de la réserve, qui donne sur une petite cour intérieure, mais sans succès.

Inquiète, je décide d'aller voir Madame Levernais qui tient une boutique de couleurs, à quelques mètres de chez nous, une véritable caverne d'Ali Baba pour une enfant comme moi. Cette commerçante à la voix douce m'impressionne par sa grande taille et sa poitrine opulente. Nous tapons toutes les deux sur cette porte qui reste close. C'est alors que Madame Levernais décide de prendre les choses en main et quelques minutes plus tard, accompagnée du boucher Marcel Duroy qui porte sur l'épaule une énorme masse, un souvenir de ses années passées à l'abattoir, nous demande de reculer. Le bruit que fait sa masse contre la porte en chêne est assourdissant. En quelques minutes, elle cède. Je me précipite à l'intérieur et parmi les débris de bois, que Marcel déblaya comme de simples allumettes, je découvre mes parents, allongés côte à côte, le visage tourné l'un vers l'autre.

En un battement de cils, les êtres que je chérissais le plus au monde viennent de disparaître dans un accident tragique de par les conséquences, mais ironiques de par les circonstances. Ce couple, qui depuis de nombreuses années travaillait ensemble, qui avait fait face avec beaucoup de courage et de ténacité à tous les aléas de la vie. Étaient là, sans vie, à jamais inertes, victimes de leur propre commerce, marqué par le sceau du manque de chance. Mon père et ma mère venaient de mourir, étouffés par des rouleaux de feutrine pesant plusieurs kilos et qui, pour